

764

CONSERVATORIO DI MUSICA BOLOGNA  
FONDOTOR  
LIB  
CA DEL VENEZIA



M. de S. (11<sup>e</sup> ed. Paris Banned 1791)

460  
24608  
10  
CAMILLE  
OU  
LE SOUTERRAIN,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

MELÉE DE MUSIQUE.

PAR M. MRSOLLIER.

Représentée par les Comédiens Italiens, le 19  
Mars 1791.



A AVIGNON,

Chez ALPHONSE BERENGUIER, Imprimeur du Département de Vaucluse, près les cidevant Jésuites.

AN TROISIEME DE LA RÉPUBLIQUE.

CONSERVATORIO DI MUSICA B. MARCELLO A  
FONDO TORREFRANCA  
LIB 600  
BIBLIOTECA DEL VENEZIA



## PERSONNAGES.

CAMILLE, femme du duc Alberti.  
LE DUC ALBERTI.  
ADOLPHE, son fils.  
LOREDAN, son neveu.  
FABIO, valet de Lorédan.  
MARCELIN, espece de jardinier.  
LAURETTE.  
GARRIGA, berger.  
STROZZI, Domestique.  
Plusieurs autres DOMESTIQUES.  
UN EXEMPT.  
GARDES.

---

*La Scene se passe dans un vieux château à moitié ruiné  
situé au milieu d'une forêt, et qui n'est pas habité depuis  
plusieurs années.*

*Alberti a une clef dorée attachée à une chaîne pareille; la  
chaîne passe autour de son cou en sautoir; la clef est  
cachée dans son sein.*

---

*Le Théâtre Représente un grand vestibule; les murs sans  
tapisseries, sont seulement couverts de quelques grands ta-  
bleau de famille. Il n'y a point d'autres meubles: il fait  
sombre; Il est huit heures du soir. Il y a deux portes d'un  
côté, dont une moins apparente, et de l'autre une seule  
qui mene chez Alberti; toutes ont des serrures et des verroux  
qui se ferment avec bruit.*

## CAMILLE.

### ACTE PREMIER.

#### SCENE PREMIERE.

LOREDAN, FABIO, *le premier en uniforme; le second en voya-  
geur, tous deux en bottes; ils sont conduits par MARCELIN.*

LOREDAN.

Vous voulez donc bien nous donner un asile?

MARCELIN, *avec bonhomie.*

Vous retournez à Naples; vous vous êtes égarés de votre  
chemin; vos chevaux n'en peuvent plus; la pluie tombe, la  
nuit approche, vous êtes d'honnêtes gens, & je sommes trop  
humains pour vous refuser un abri.

LOREDAN.

Nous marchons depuis long-temps dans le chateau, il est vaste.

MARCELIN.

Bon! il y en a pourtant la moitié de tombée,

FABIO.

Et ce qui reste...

MARCELIN, *confidemment.*

Ne tardera pas.

FABIO, *treffaillant de peur.*

Ah! ah!

MARCELIN.

C'étais jadis un vieux couvent qu'on a abandonné; de grands  
corridor, de grandes salles, de grands souterrains...

FABIO.

Oh! oh!

MARCELIN, *mystérieusement.*

Il y a même eu, dit-on, des revenans.

FABIO, *d'un air très-étonné.*

Il y a eu... & vous habitez ici?

MARCELIN.

Depuis un an, par plus, & ç'a bien été l'année la plus  
longue de ma vie.

FABIO.

Jé le crois.

LOREDAN.

En qualité de?... MARCELIN.

En qualité de jardinier d'abord, mais comme il n'y a plus  
de jardin, on m'a donné la place de concierge pour soigner  
les meubles; mais comme il n'y a plus de meubles, on m'a  
donné celle d'intendant pour recevoir les revenus; mais comme  
il n'y a plus de revenus. LOREDAN.

Que faites-vous donc à présent?



## CAMILLE OU LE SOUTERRAIN.

MARCELIN.

L'amour, ne vous en déplaît & je croyons que ça fera passer plus vite le temps.

FABIO, surpris.

L'amour ici!

MARCELIN.

Par-tout; monsieur; & ce séjour me semble bien moins laid depuis que j'y voyons ma maîtresse. Dame c'est qu'elle est...  
Ecoutez.

AIR.

Joli minois, taille légère;  
J'en perds la tête en vérité.  
Peut-être est-il une beauté  
Plus piquante & plus régulière;  
Mais c'est une grace, un maintien  
Un certain air, une manière,  
Un air... là... qui... je m'entends bien.

Elle est sage & par fois sévère:  
Quand j'avoulons un peu plaisanter,  
Elle fait fort bien m'arrêter,  
Elle se met même en colère..  
Mais c'est d'un air, d'une manière,  
il rit.

Là... qui.. J'vois qu'vous m'entendez bien;  
Oui, c'est une grace, un maintien!

Oh, ma Laurette!  
Quelle félicité!  
J'en perds la tête  
En vérité.

Oh, ma Laurette! &amp;c.

LOREDAN.

Je serai ravi de la connoître, mais en attendant, ne pourroit-on pas saluer le maître du château?

MARCELIN.

Impossible?... Il ne voit personne; à peine s'il m'a parlé une fois depuis huit jours qu'il ériout ici.

LOREDAN.

Depuis huit jours? mais qui est-il?

MARCELIN.

Je n'en savons pas un mot.

LOREDAN.

D'où vient-il?

MARCELIN.

Il ne l'a jamais dit.

LOREDAN.

Enfin comment le nomme-t-on?

MARCELIN.

» Monsieur » quand on lui parle, & « l'Ours » quand on parle de lui.

FABIO, tirant Loredan par son habit

Mon maître...

LOREDAN.

Que fait-il en ce lieu sauvage?

MARCELIN.

Il s'agit, il soupire, marche, parle seule; n'aime pas sur-tout les questions ni les curieux.

LOREDAN.

Je ne le verrai donc pas?

## COMEDIE,

MARCELIN.

Je serions chassé, s'il savoit tant seulement que je vous ai fait entrer.

LOREDAN.

J'en serois défolé; & s'il avoit été possible de trouver un autre asile...

MARCELIN.

Il y a pourtant dans ste forêt un cabaret.

LOREDAN.

Une espee de taverne détestable! Je m'y suis présenté, elle étoit pleine de gens de mauvaise mine.

FABIO.

Oh! il y en a beaucoup dans ces cantons ici.

MARCELIN, effrayé, &amp; le considérant.

Je m'en suis aperçu.

FABIO.

C'est qu'il s'y passe des choses...

MARCELIN.

Oh! je m'en doute.

Ces hommes étoient armés: l'un d'eux, âgé, qui avoit l'air assez honnête...

MARCELIN.

Il faut se défier de ça.

FABIO.

Oui, il faut se...

LOREDAN, continuant.

A défendu au maître du cabaret de laisser entrer qui que ce soit. Il a montré un papier...

## SCENE II.

Les précédens, STROZZI.

Strozzi est rétu comme un paysan de la montagne: l'air dur, barbe noire, sourcils épais. Fabio s'effraye en le voyant.

MARCELIN, allant à lui.

LE maître?...

STROZZI, d'une voix fort brusque.

Vient de rentrer.

MARCELIN.

Où est-il à présent?

STROZZI.

Dans la chambre grillée du petit pavillon.

MARCELIN.

Et que t'a-il dit en rentrant?

STROZZI, imitant le maître.

Que fais-tu ici? Vas-t-en.

MARCELIN.

Il t'a dit tout cela! diable! il étoit de bonne humeur aujourd'hui... Toujours seul...

STROZZI.

Non, il a amené un enfant.



M A R C E L I N.

Un enfant ! où l'a-t-il pris ?

S T R O Z Z I.

C'est un homme masqué qui l'a conduit.

M A R C E L I N, à Fabio.

Oh ! oh !

S T R O Z Z I.

Et j'ai entendu qu'il disoit ; oui, Monseigneur ; il revient ;  
& d'après les dernières nouvelles, il sera à Naples peut être  
aujourd'hui.

M A R C E L I N.

Monseigneur ! c'est donc quelqu'un de bien puissant ?

S T R O Z Z I.

Vas lui demander : moi je n'en ai garde. Ce qu'il y a de  
sûr, c'est que pour la première fois : j'ons vu son visage se dérider.

M A R C E L I N, à Loredan avec contentement.

Diable ! il y a tous les jours ici du nouveau, comme vous  
voyez. Un homme masqué ! un enfant ! un inconnu qui arrive...

S T R O Z Z I.

Tu attend les ordres dans cette salle !

M A R C E L I N.

Ici ou ailleurs, c'est égal ; au coup de la cloche, comme  
de coutume.

S T R O Z Z I, le tirant à part.

Que fais-tu de ces gens-là ?

M A R C E L I N, embarrassé.

Ces gens-la ? ce, ce sont mes parens qui viennent pour mes  
 fiançailles.

S T R O Z Z I, d'une voie encore plus sépulcrale.

A propos c'est ce soir... sarpédié, comme nous allons rire  
adieu, messieurs, bien du plaisir, au revoir ! je vais porter au  
maître son poignard & ses pistolets. Il sort.

Fabio, qui s'étoit un peu deridé, reprend l'air effrayé.

## SCENE III.

L O R E D A N ; F A B I O ; M A R C E L I N.

F A B I O.

Q uel est ce monsieur si aimable ?

M A R C E L I N.

C'est le premier laquais.

F A B I O.

C'est le premier laquais !... quelle livrée, bon Dieu ! & quelle  
figure !

M A R C E L I N.

Ce ne sont pas les plus jolis qu'on a choisis, mais ceux qui  
avont la physionomie la plus sombre, & on les a vêtus à l'air  
de leur visage... Ah ça ! vous avez entendu ? vous êtes de mes  
parens ; si monsieur vous voyoit par hasard, ce seroit votre  
réponse & mon excuse ; & puis au point du jour... Il fait signe  
de partir, & s'arrête pour écouter. Oh ! oh ! j'ai cru entendre...  
Non, non, je puis rester encore un instant avec vous.

F A B I O.

Il m'a semblé que vous aviez parlé au premier laquais, d'une cloche.

M A R C E L I N.

Oui, diable ! il est nécessaire que je vous instruisse de ce qui  
se passe dans ce château.

T R I O.

Une grosse cloche

Est la tout proche :

De cette cloche-là, dès qu'on  
entend les coups,

C'est dans cette maison ce qui  
nous regle tous.

Le maître veut quelqu'un ?.. à  
l'instant

Din, din, dan. Il fait la cloche.

S'il est pressé... din, din, din  
dan, din di, din dan.

Chez soi faut-il qu'on se retire.  
tout éteindre, & ne plus riendre ?

Din, din, din, din, din.

E N S E M B L E.

L O R E D A N.

Tout est bizarre en ce lieu-ci.

F A B I O.

Pour moi je suis d'effroi transf.

M A R C E L I N.

C'est singulier ; mais c'est ainsi

Que tout se passe en ce lieu-ci.

L O R E D A N.

Cela m'est aussi bien égal.

Peu m'importe cette folie,

Rester ici, c'est mon envie

J'y puis braver le vent, la pluie,

Je pourrois être encore plus mal.

F A B I O.

Je dit aussi... ça m'est égal.

Je ris sans en avoir envie.

C'est un menteur jé le parie ;

Et quelque chose là me crie :

Ce château te sera fatal.

M A R C E L I N.

Au reste ça m'est bien égal,

C'est demain que je me marie ;

Chanter danser c'est mon envie ;

Quand on épous' fille jolie,

On ne trouve plus rien de mal.

On entend la cloche.

L O R E D A N.

Jecrois entendre quelques coups ;

M A R C E L I N.

Oui, c'est une bonne nouvelle,

F A B I O.

Bonne, hélas !.. eh bien ! qu'elle

M A R C E L I N.

Le maître va souper.

F A B I O, douloureusement.

Et nous ?

M A R C E L I N.

Après.

F A B I O.

( C'est la dernière fois peut-  
être,

Dieu le veut il est bien le maître,  
Mais puisse au moins le souper  
être bon ? )

( Si l'on me connoissoit peut-être  
Si je faisois dire mon nom,  
Quelqu'insensé que soit le maître  
Il me feroit plus de façon. )

M A R C E L I N.

( Ils se parlent bas, peut-être  
Qu'à part tous deux ils se fa-  
chient ;

Mais moi je ne suis pas le maître,  
S'ils sont fachés ils s'en iront )

Au reste ça m'est bien égal  
C'est demain que je me marie ;  
Chanter, danser, c'est mon envie,  
Quand on épous' fille jolie,  
On ne trouve plus rien de mal.

Adieu, messieurs, je reviendrai ;  
Bientôt je vous avertirai,  
Mais point d'impatience ;  
Et surtout du silence.

Chut, je reviendrai.

L O R E D A N.

Au reste cela m'est égal,  
Que m'importe cette folie ?  
Rester ici c'est mon envie,  
J'y brave le vent & la pluie,  
Jepourrois être ailleurs plus mal  
Oui mon cher, je vous attendrai  
Et dans ce lieu je resterai.  
Sans impatience  
Sans nulle imprudence,  
Je vous attendrai.



Je dis aussi.. ça m'est égal ;    Oui monsieur je vous attendrai ,  
Je ris sans en avoir envie.    ( mais ce sera contre mon gré )  
C'est un menteur je le parie ,    Sans impatience ,  
Et quelque chose là me crie :    ( j'enrage d'avance )  
Ce château te sera fatal.    Je vous attendrai.

*La cloche sonne avec vitesse. Marcelin sort.*

SCENE IV.

LOREDAN , FABIO , après un court silence & avoir regardé au tour de lui.

FABIO.

Monsieur , que dites-vous de tout cela ?

LOREDAN.

Beaucoup moins que tu n'en penses.

FABIO , confidemment.

C'est un vrai coupe-gorge.

LOREDAN , souriant.

Ma foi cela en a un peu l'air.

FABIO.

Vous êtes rassurant... Qu'allons nous faire jusqu'à l'instant ?..

LOREDAN.

Attendre... & lire ; oui , j'apperçois. *Il prend un livre sur une table qui est le seul meuble de ce vestibule ; il lit.* DANGER DE L'AMOUR. Ah !

FABIO.

Avis au lecteur.

LOREDAN.

PENSÉE SUR LA MORT. Oh ! oh !

FABIO.

On veut nous y préparer... Oui , nous allons être punis de nos frédaines ; le ciel est juste , & je vous l'avois prédit.

LOREDAN , appuyé contre la table.

Qu'ai-je donc fait de si grave ?

FABIO , pleurant à moitié.

Vous l'avez oublié ? quand il n'y auroit que cette aventure avant notre voyage en France.. aventure de Roman , une femme belle , seule , dans un bois ! des voleurs qui l'entraînent ; vous , là tout à point pour la secourir ! on vous blesse ; vous tuez... moi , je .. *Il fait le geste de se sauver.* Enfin nous l'emmenons ; ses gens , que la peur avoient dispersés , se rapprochent... vous les persuadés... avec de l'argent & des menaces , que Camille... car son nom leur échappe , vous suit de son plein gré , & Dieu fait ce qu'ils auront été conter pour se justifier de revenir sans elle : ce trait..

LOREDAN , avec impatience.

Fabio !

FABIO.

Passons , ce n'est pas le plus fort !... elle croit que vous la conduisez à Naples , où elle prétend avoir un mari jaloux , & elle se trouve dans votre petite maison , où vous lui proposez un amant

amant discret... Alors , des reproches : des larmes , du désespoir ; vous voyez que cela devient sérieux , & vous promettez de la rendre à son époux. Elle s'appaise , vous voulez connoître l'heureux mortel auquel elle est unie , elle refuse & vous assure que si vous saviez à qui vous vouliez faire injure , vous verriez qu'il ne tiene qu'à elle de se venger ; mais qu'écoutant la reconnaissance elle se souviendra seulement que vous lui avez sauvé la vie , & que pénétrée d'un tel bienfait , quelque malheur qui puisse lui arriver , elle jure de ne jamais vous nommer , elle répète même ce serment en levant au ciel ses beaux yeux , & avec une chaleur qui m'étonne... Enfin au bout de deux jours , vous la reconduisez aux portes de Naples , & il ne vous reste de toute cette belle aventure qu'une blessure & des regrets.

LOREDAN.

Fabio je t'en prie , ne me rappelle jamais cette action , elle a fait souvent le tourment de ma vie.

FABIO.

Ah ! nous y voilà... Monsieur , c'est le moment de s'accuser de ses fautes : cela défarme le ciel ! Mon maître , ne vous refusez pas à ce bon mouvement ; moi , de mon côté je vais... *Il a l'air de faire son examen de conscience.*

LOREDAN , sans l'écouter.

D'après la certitude qu'elle paroît avoir de se venger , si elle l'avoit voulu , j'ai cherché cent fois à deviner à qui elle pouvoit être unie en secret. A quelqu'un de la cour sans doute ? n'ai-je pas été jusqu'à croire que peut être mon oncle...

FABIO.

Votre oncle .. si violent !... si jaloux !... si bizarre ,

LOREDAN.

Précisément : & qui , par son crédit & sa fortune , a tout fait pour moi , & pourroit tout pour me perdre... N'importe Camille ne m'aura point sacrifié à ses resentimens ; & sa figure si noble , si douce , a je ne fais quoi qui inspire la confiance & qui répond de sa loyauté. J'aime quelquefois à croire qu'à mon retour à Naples , je la retrouverai heureuse ; que ma démarche imprudente n'aura point fait soupçonner son innocence ; & qu'il se présentera peut-être dans ma vie quelque occasion de reconnoître sa générosité.

FABIO.

Dieu le veuille... Mais que vois-je ?

LOREDAN.

C'est une charmante personne... Regarde, Fabio, regarde donc.

FABIO.

Oui , vraiment ; figure piquante... taille leste... œil vif... c'est la future... Une jolie mine paroît , adieu toutes nos bonnes dispositions.

SCENE V.

Les Précédens , LAURETTE.

LAURETTE.

Messieurs , Marcelin m'envoie pour vous prier de ne pas vous impatienter.



L O R E D A N ; *gaiement.*

Si vous restez avec nous, ma belle enfant.

F A B I O.

Il est bien corrigé!

L O R E D A N.

C'est vous qui allez vous marier avec lui?

L A U R E T T E.

Eh, mon dieu! cela devoit être fini il y a huit jours, lorsque le maître est arrivé sans qu'on l'attendit... Mais moi, qui vais vous conter cela?

L O R E D A N.

Contez, contez... Le maître?... à Fabio, elle a des yeux charmans.

F A B I O.

Bah!... C'est vrai.

L O R E D A N.

Le maître, disiez-vous?...

L A U R E T T E.

A fait signe qu'il y consentoit; oui, signe; car on n'en peut gueres tirer une parole; c'est toujours ça, elle fait signe de dire oui, ou ça, le signe de dire non, ou ça, la signe de renvoyer. C'est un homme bien extraordinaire; mais enfin...

L O R E D A N.

Enfin, vous voilà au moment?... (L'heureux coquin que ce Marcelin.)

L A U R E T T E, *riant.*

Eh! ma fine, oui, il n'y a plus à s'en dédire, les fiançailles ce soir, & demain...

L O R E D A N.

Demain?

L A U R E T T E.

Eh! oui.

C O U P L E T S.

On nous dit que dans l'mariage,  
On peut espérer d'heureux jours,  
Qu'il est bien queuqu'moment  
d'orage,

Mais qu'par bonheur ceux-là  
sont courts.

Dam! dam! dam! ça s'peut bien:

Dam! dam! j'n'en favons rien;

Mais sur ça faudra toujours faire

Tout comme a fait ma mere.

On nous dit aussi qu'en ménage,

Plus d'un époux est inconstant;

Qu'li monstres'avis d'èr' volage

Madame doit en faire autant,

Dam! dam! dam! ça s'peut bien

Dam! dam! j'n'en favons rien;

Mais sur ça faut bien encor faire

Tout comme a fait ma mere.

J'me souviens, j'me souviens

qu'mon pere

Souvent la grondoit sans pitié,

Et qu'alors all'tout au contraire

N'y répondoit qu'par d'l'ami-

quié.

Dam! dam! sans dout' c'est bien.

Dam! dam! je n'blâmons rien..

Mais sur ça je n'promets pas

d'faire

Tout comme a fait ma mere.

*riant.*

L A U R E T T E.

Voici Marcelin.

## S C E N E V I.

*Les Précédens, MARCELIN. Il fait nuit.*

M A R C E L I N.

Messieurs, cachez-vous; le maître vient assez souvent dans ce lieu, a fait signe qu'il alloit passer, ainsi venez avec moi bien vite.

L A U R E T T E.

Eh! où vas-tu loger ces messieurs?

M A R C E L I N, *embarrassé.*

Eh! j'nons pas d'autre endroit que cette petite chambre qui est là sous l'escalier, au bout du grand passage, au rez-de-chauffée.

F A B I O, *de mauvaise humeur.*

Oui, dans la cour, n'est-il pas vrai?

M A R C E L I N.

Ma foi à peu près; mais on n'y est pas mouillé.

L O R E D A N.

Qu'importe après tout, pour trois heures que nous avons à passer ici?

L A U R E T T E, *à Fabio.*

Et puis j'irons vous chercher lorsque le violon...

F A B I O, *étonné.*

On danse?

M A R C E L I N.

Sortais; voici le maître.

L O R E D A N, *désirant rester.*

Je voudrais bien...

M A R C E L I N.

Vous m'avez donné votre parole.

L O R E D A N.

Seulement le voir entrer.

M A R C E L I N.

Vous ne distinguerez pas ses traits. Son chapeau qui lui couvre les yeux... sa tête baissée... Sortais, sortais... Si par malheur il vous voyoit!... & souvenez-vous bien... Paix..

## S C E N E V I I.

*Les précédens, ALBERTI, en frac, les cheveux en désordre, l'air troublé, un chapeau qui est rabattu & lui cache le visage; trois valets, mis comme on la dit, portent un fauteuil, un secrétaire & un flambeau avec plusieurs bougies. La rampe remonte.*

M A R C E L I N.

O H! oh! est-ce qu'il va s'établir ici?

S T R O Z Z I.

Je n'en fais rien.

M A R C E L I N.

Diab! cela nous dérangeroit. *Fabio & Loredan sont cachés. (Alberti pendant ce temps a fait un signe pour qu'on placât le fauteuil, le secrétaire & le flambeau; pendant cet espede de pantomime, la musique peint sa situation autant que cela est possible. Il ouvre le secrétaire, il commence une lettre, la déchire, en tire un portrait,*



*la regarde , la serre dans son sein , referme le secrétaire avec vivacité , & sort. Loredan & Fabio rentrent sur la pointe du pied , ainsi que les autres domestiques.*

F A B I O , à Marcelin.

S'il ne dit jamais que cela , vous êtes bien excusable de n'avoir pas voulu nous instruire.

L O R E D A N.

Eh bien ! où va-t-il à présent !

M A R C E L I N.

On croit que c'est dans la chambre d'une jeune femme enfermée dans ce château , que personne ne pouvoit voir , & qui est morte par les mauvais traitemens d'un certain majordome.

F A B I O.

Et ce majordome ?

M A R C E L I N.

Est mort aussi depuis huit jours , c'est ce qui fait que le maître est revenu.

F A B I O , tout affligé,

Mais tout le monde meurt dans cette maison ?

L O R E D A N.

Et vous n'avez jamais été tenté de le suivre , lorsque ?..

M A R C E L I N.

Non , parce qu'il prend une petite précaution..

F A B I O.

Laquelle ?

M A R C E L I N.

Une paire de pistolet chargés à balles qu'il porte toujours pour répondre au premier indiscret qui..

F A B I O.

Oui , j'entends... le voici... gare... *Il se sauve.*

L O R E D A N.

Il ne nous a pas vu , &..

M A R C E L I N.

C'est un fou , monsieur... ne vous risquez pas... ouvrez cette porte... plus loin , plus loin encore ; descendez un peu à gauche... bon vous y êtes ,

*La même ritournelle ; Alberti rentre , fait un signe , & tout le monde disparaît.*

### SCENE VIII.

A L B E R T I , seul.

C O m m e mon cœur bat ! C'est ici... c'est sous cette salle , dans ce souterrain , qu'elle respire , & l'univers entier ignore mon secret. O femme coupable & adorée ! de quel prix as-tu payé ma tendresse ? Pour avoir plus de droits à ta reconnaissance , à ta fidélité , malgré mon rang , je t'avois prise dans une famille obscure & pauvre ; mais bienfaits ont égalé mon amour !.. & tu as pu m'outrager ! je t'en punis ! & j'ai la bonté d'être sensible à tes peines ! je maudis une rigueur que j'ai crue légitime. Victime de ma sévérité , de l'obéissance trop exacte de celui que j'avois chargé

de te soustraire à mes yeux , privée de voir le jour , morte pour ta famille , pour toute la nature !.. tu vis encore , & tu ignores que ton amant , ton époux , ton juge , depuis huit jours est près de toi , & qu'il voudroit , au prix de son sang , acheter la certitude de ton innocence !.. Je ne m'approche pas sans effroi de l'entrée secrète que ma prudence a dérobée à tous les regards. *Il s'approche peu à peu du tableau.* Derrière ce tableau une porte de fer un escalier qui conduit au souterrain ; un ressort qu'en touchant je puis... *Il s'éloigne du tableau avec vivacité.* Non , je n'y descendrai pas... ce cœur est trop foible... je n'y descendrai pas. Ah ! du moins regardons son image... contempons ces traits si chers ; si trompeurs , qui furent si long-temps mon idole , & qui sont aujourd'hui ma honte & mon désespoir. *Il pose le portrait sur le secrétaire.*

A I R.

Amour , vengeance , dans mon cœur	De douleur... & de repentir ;
Vous en avez vu le funeste empire	Et quand je me repend d'avoir pu la punir ,
Le jour , la nuit , cent fois j'espère	Je voudrois s'il se peut la punir davantage.
Et de tendresse & de fureur.	

J'aime , j'aime... jemeurs de rage. Amour , vengeance , &c.

Ah ! si elle avoit voulu m'avouer celui qui l'a rendue perfide , celui avec qui elle osoit fuir loin de moi , si elle l'avoit livré à ma juste vengeance.. Elle l'aime encore , puisqu'elle craint de me le faire connoître. S'il n'eût été qu'audacieux , n'auroit-elle pas été la première à désirer la punition de celui qui a voulu la déshonorer ! — Dans un cachot ! elle ! elle dont je voulois faire le bonheur ! Jeune ! belle ! gémissant loin de son époux... loin de son fils... de son fils qui la pleure !.. Et j'ai pu la condamner à cet horrible supplice !.. Pour toute nourriture , un pain grossier qu'elle mouille de ses larmes !.. Et c'est moi ! Avois-je dit qu'on la traitât aussi cruellement !.. Oui , oui ; je l'avois dit , je le dirai encore. La jalousie me déchire , & je me sens capable de tout. Qu'elle tremble , qu'elle ayue. C'est aussi trop de faiblesse... Ce jour sera terrible je le sens , & la rage qui me transporte... *Ses regards retombent sur le portrait.* Un regard jeté sur ce portrait me désarme... m'attendrit... que feroit-ce donc si je la voyois ? Je ne la verrai point , je me punirai de son crime ; je mourrai mille fois... Tour à tour cruel , tendre , amoureux , jaloux , voilà pourtant comme depuis sept ans je passe ma misérable vie. Ce mal affreux qu'il faut souffrir , dévorer , redouble chaque jour , & ne me tue pas !

### SCENE IX.

M A R C E L I N , A L B E R T I.

M A R C E L I N , frappant en dehors.

M O n s i e u r ?

A L B E R T I.

Qui ose frapper ?.. *d'une voix forte.* Qui frappe ?

M A R C E L I N.

Monsieur , c'est moi ; par votre permission , sans vous fâcher , & même sans entrer si vous le désirez.



ALBERTI, *ouvrant la porte.*

Entre.

MARCELIN, *un peu ému.*

Pardon, monsieur, je croyois que vous alliez sortir de cette salle, mais il paroît que vous vous y plaisez, & comme vous savez que c'est demain not' mariage...

ALBERTI, *impatient.*

Après.

MARCELIN.

Vous avez permis que les fiançailles se fissent dans le château; attendu qu'il n'y a pas d'autre endroit.

ALBERTI.

Eh bien ?

MARCELIN.

Eh bien ! je venons vous dire que comme cette salle est la plus éloignée de votre appartement, je l'avions choisie pour la fête.

ALBERTI, *troublé.*

Cette salle ! pour une fête !

MARCELIN, *effrayé.*

Dame ! monsieur, c'est la plus commode, & puis vous savez bien, le château n'est pas des meilleurs, cette pièce-ci est la plus sûre, parce qu'on dir qu'elle est voûtée, n'est-ce pas, Monsieur ?

ALBERTI, *tréssaillant.*

Oui, oui, je le fais.

MARCELIN.

Ainsi donc, si vous le permettais, ce sera ici. *Alberti rêve & s'attendri. Un silence. Marcelin lui voyant l'air plus doux, s'approche un peu plus. Monsieur ne voudroit pas honorer de sa présence le plus beau de mes jours. Alberti rêve & fait un signe de douleur. Vous êtes bon au fond, & si pour chasser votre tristesse, vous prenez tant seulement une jolie petite femme comme la nôtre,*

ALBERTI, *d'une voix étouffée & douloureuse.*

Une femme !

MARCELIN.

Écoutez donc, monsieur, ça vous rendroit peut-être plus gai, plus heureux.

ALBERTI, *n'y pouvant plus tenir, & d'une voix troublée.*  
Heureux ! ah ! *Il sort très-vivement.*

MARCELIN.

Ah, mon Dieu ! qu'il est donc bizarre ! *aux étrangers, en ouvrant la porte par où ils sont sortis. Messieurs, messieurs, vous pouvez monter à présent. Je l'y ons dit une politesse, & ça la fait faire.*

## SCÈNE X.

MARCELIN, LOREDAN, FABIO, LAURETTE, GARRIGA, DOMESTIQUES du château. *Les valets entrent, ils sont tous vêtus grossièrement, & ont des figures peu révenantes, plusieurs femmes dans le même costume.*

Venez tous aussi, à Lorédan, en riant. J'ons voulu réunir toute la belle jeunesse du château.

LAURETTE !

Dançons. *Elle appelle.* Eh ! la musique ! *aux étrangers.* Oh ! nous avons le premier musicien du canton.

FABIO.

Où est-il ? *Laurette lui présente Garriga, qui est un chévrier, il est vêtu comme les bergers de la montagne ; une capotte, un bâton, le chapeau rond.*

FABIO, *étonné.*

Cela !

MARCELIN, *riant.*

Eh ! oui ; le jour il mene paître les chevres, & le soir il fait danser les filles. Allons Garriga ; allons, mon garçon.

GARRIGA, *bégayant.*

Oui, not' bourgeois.

LAURETTE, *à Lorédan.*

Nous n'oserions pas prier monsieur de danser avec nous ; mais nous espérons que M. son valet-de-chambre voudra bien ouvrir le bal.

MARCELIN.

Et avec la mariée.

FABIO, *point gai.*

Mais, messieurs, je ne danse guere.

LOREDAN.

Allez donc, Fabio; c'est un honneur que l'on veut bien vous faire.

LAURETTE.

Oh ! vous ne me refuserez pas ? *Elle le prend par la main ; Fabio fait la grimace ; elle le mene au haut du théâtre pour danser avec elle.*

MARCELIN.

Allons, joue, Garriga. *Garriga joue un vieux menuet.*

FABIO.

Est-ce qu'on danse encore le menuet ? Je m'en mêlais jadis... mais à présent... *Il s'excuse & veut s'en aller.*

MARCELIN.

Eh bien, autre chose ; entends-tu, Garriga ? un rigaudon.

GARRIGA.

Plus gai?... Oui, not' bourgeois. *Il joue le même air beaucoup plus vite.*

MARCELIN.

Encore ? tu ne fais donc que cet air-là ?

GARRIGA, *riant bêtement.*

Oui, not' bourgeois.

LAURETTE.

Eh ! que ne le disois-tu ? *Elle le contrefait & le renvoie. Marcelin, chante-nous plutôt une ronde, tout le monde en fera, M. aussi.*

LOREDAN.

De tout mon cœur.

MARCELIN.

Une ronde ! *cherchant.* Laquelle ?... Ah ! je m'en vais vous dire celle de la forêt d'ici, de la forêt noire, elle est toute nouvelle.

LAURETTE.

Oui, elle est bien jolie, elle me fait toujours une peur !...



Une peur !...

LAURETTE.

Vous verrez...

RONDE.

MARCELIN.

Notre meunier chargé d'argent,  
S'en alloit au village,  
V'là toutàcoup v'là qu'il entend  
Un grand bruit dans l'feuillage.  
Il fait comme s'il trembloit ; tous

*l'imitent.*

Ouf, ouf.

Notre meunier a ben du cœur.  
On dit pourtant qu'il eut grand

peur. *Riant.*

Amis, si vous voulez m'en croire,  
N'allez pas dans la forêt noire.

*On danse en chantant.*

*Marcelin les réunit autour de lui.*

LAURETTE.

Oh ! c'est ce couplet-là... Ecoutez.

MARCELIN.

Hier au soir dans un ch'min creux  
Tout seul je m'achemine ;  
J'entends comme un cris dou-

loureux

D'queuq'zun qu'on assassine...

Ah ! ah ! ah !

*Il fait un cris de douleur.*

J'vois paroître l'omb' de feu noi'

Passéur

FABIO, *ne pouvant plus y tenir.*

Quelle diantre de chanson nous dites-vous là ? moi, qui de-  
main doit y passer !

MARCELIN.

Dame ! ce sont les histoires du pays, il n'y a pas de jour où  
il n'arrive quelque chose...

FABIO.

C'est agréable.

*On frappe trois fois, tout le monde est effrayé, & Fabio sur-tout.*

SCÈNE XI.

Les Précédens, STROZZI.

FINALE.

STROZZI.  
Essez donc vot' danse à  
l'instant...

Faut pas qu'ça puis' trop vous  
surprendre,

MARCELIN.

L'autre jour la jeune Ifabeau  
S' promenoit seulette :

Elle revint sans son anneau

Et sans sa collerette ;

*Hum ! hum ! tous l'imitent.*

Notre Ifabeau n'manque de cœur

Mais que faire contre un vo-

leur. *Riant.*

Belles, si vous voulez m'en croire,

N'allez pas dans la forêt noire.

T O U S.

Belles, si vous voulez l'en croire,

N'allez pas, &c.

*Marcelin les réunit autour de lui.*

LAURETTE.

Oh ! c'est ce couplet-là... Ecoutez.

MARCELIN.

Quim'eri' d'un' voix à faire peur :

Amis, si tu fais bien & si tu veux

m'en croire,

Ne r'viens pas dans la forêt

noire.

CHŒUR.

Qui, si je faisons bien, & si

j'voulons l'en croire,

N'allons pas, &c.

STROZZI.

Mettez-vous ben près pour m'en  
rendre.

J'étois dans c'mauvais cabaret ;

Vous, savez tous où ce que c'est.

T O U S.

Oui, l'on fait bien ce cabaret,

Chacun de nous fait bien c'que

c'est.

STROZZI.

J'fions semblant de faire un

somme ;

V'là tout à coup qu'un grand

homme...

T O U S.

Un grand homme !

STROZZI.

Dit bien bas,

Pour que je ne l'entende pas,

A des especes de soldats.

T O U S.

A des especes de soldats !

STROZZI.

C'est dans le château qu'est la

personne ;

Que de ce grand crime on soup-

çonne.

T O U S.

C'est dans ce château qu'est la

personne !...

Tous s'éloignent des deux voya-

geurs, & les regardent.

T O U S, *excepté de voyageurs.*

C'est peut être ces Messieurs-ci ?

FABIO.

(C'est je crois le maître d'ici.)

LAURETTE.

Non, c'est à tort qu'on les soup-

çonne ;

De Marcelin ils sont connus,

Et pour la noce ils sont venus.

MARCELIN.

Non tous deux me sont inconnus.

STROZZI, *avec mystère.*

Inconnu !

MARCELIN.

Et pour la fête ils ne sont pas

venus.

T O U S.

Pas venus !

STROZZI, *d'une voix forte à*  
*Loredan & à Fabio.*

Et je leur trouve l'air confus.

T O U S.

L'air confus !

Entendez-vous que l'on soup-

çonne ;

Une personne qu'est ici ?...

Dam ! c'est qu'ça nous étonne.

*LOREDAN, froidement.*

Cela m'étonne aussi.

Ah ! je frissonne.

STROZZI, *d'une voix affectée,*

*en les regardant.*

C'est qu'ils ont dit,

Restons ici la nuit ;

Le jour, avec main-forte,

Et sans nous découvrir,

Si l'on n'veut pas ouvrir,

J'enfoncerons la porte.

*Ils chargent tous de côté.*

STRO. MAR. LAU.

(Ils parlent bas ; la chose est

claire.

Ce sont eux qu'on veut arrêter.)

FABIO.

(De voleurs c'est quelquerepaire.

Ils veulent nous épouvanter.)

LOREDAN.

Ils parlent bas ; la chose est

claire.

Croiront-ils nous épouvanter.

LES DOMESTIQUES.

(N'ayons pas l'air qu'on les

soupçonne.

Retirons - nous sans bruit.)

Messieurs, bonne nuit,

J'vous ia souhaitons bonne,

Et le réveil aussi.

LOREDAN, FABIO.

(C'est à tort que je les soup-

çonne.

Nous partirons sans bruit.)

Messieurs, bonne nuit,

Je la crois passer bonne,

Et le réveil aussi.

FABIO, *à Loredan.*

(Entendez-vous ceci ?

LOREDAN.

(Que veut dire ceci ?)



CHŒUR.  
Je vous la souhaite bonne.  
LOREDAN.  
Grand merci.  
CHŒUR.  
Et le réveil aussi.  
LOREDAN, avec fermeté.  
Et le réveil aussi.  
Oui je l'espère ainsi.  
CHŒUR.  
(Pourtant ça les étonne.)  
LOREDAN, FABIO.  
Cela pourtant m'étonne  
TOUS, à mi-voix.  
Retirons-nous sans bruit ;  
Veillons toute la nuit ;  
Attendons que le jour éclaire.  
Cet étonnant mystère,  
CHŒUR.  
C'est ce Monsieur...  
*La cloche se fait entendre à la fin du morceau. On donne un flambeau à Fabio. La rampe se baisse. Il est nuit à la fin de l'Acte.  
Fin du premier Acte.*

LOREDAN, FABIO.

A mon tour je soupçonne...  
Mais rien ne nous étonne,  
Nous sommes faits ainsi.

## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LOREDAN, FABIO.

Tous deux entrent avec circonspection, Fabio tient une bougie & tremble.  
La ritournelle annonce la situation.

DUO.

LOREDAN, précédant Fabio.  
ALLONS, avance le premier.  
FABIO.  
Non, je dois passer le dernier.  
LOREDAN.  
Tu dois m'éclairer peut-être ?  
FABIO.  
Je dois marcher après mon maître.  
LOREDAN.  
Eh bien ! je vais te précéder.  
Il lui ôte le flambeau des mains.  
FABIO, voulant s'enhardir & passer.  
Eh bien ! je vais donc.. vous ceder  
La force lui manque.  
LOREDAN.  
Allons, du cœur.  
Il lui remet la flambeau.

FABIO.  
Oh ! j'en ai... (Je frissonne)  
LOREDAN.  
A tout il faut se préparer.  
FABIO.  
En vain je veux me rassurer.  
LOREDAN, gaiement.  
A mon destin je m'abandonne.  
Dieu des plaisirs, Dieu des  
amours,  
Venez, volez à mon secours,  
Daignez prendre soin de mes  
jours ;  
A mon destin je m'abandonne.  
FABIO.  
Et les esprits !  
LOREDAN.  
Dieu des plaisirs...

FABIO.  
Et les voleurs !  
LOREDAN.  
Dieu des amours,  
Volez à mon secours.  
A mon destin je m'abandonne.  
FABIO.  
(Il rit & je frissonne.)  
Vous plaisantez de mes frayeurs ?  
Et les esprits & les voleurs !  
LOREDAN.  
A mon destin je m'abandonne.  
FABIO.  
Comptez, comptez sur le secours  
Et des plaisirs & des amours.  
Un château qui tombe en ruine !  
Où peut-être l'on assassine !  
LOREDAN.  
Au ciel, dis-tu ?  
Dieu des plaisirs, Dieu des amours, &c.  
LOREDAN.  
Pourquoi cette valise ?  
FABIO.  
Pour plutôt être prêt à... Monsieur, on ne fait pas ce qui peut  
arriver... & ces gens qui doivent venir...  
LOREDAN.  
C'est un conte fait pour nous épouvanter ; & ne t'ai-je pas dit  
qu'il sera assez temps lorsque le jour paroîtra, de voir ce que  
nous aurons à faire ?  
FABIO.  
Mais où allons-nous donc nous mettre en attendant ?  
LOREDAN.  
Ici, puisqu'il nous est impossible de dormir dans cette cham-  
bre qu'on nous avoit destinée...  
FABIO.  
Oh ! oui... un vent ! des lits !... des portes !...  
LOREDAN.  
Vas voir s'il n'y a point dans le corridor quelqu'issue.  
FABIO.  
Il n'y en a pas, Monsieur.  
LOREDAN.  
Qu'en fais-tu ? Vas toujours... Eh bien !  
FABIO.  
Vous n'y pensez pas, Monsieur. Est-ce que je puis vous laisser ?  
LOREDAN.  
Eh ! oui, puisque je te le dis.  
FABIO.  
N'insitez pas, Monsieur, vous me défobligeriez, je craindrois  
qu'il ne vous arrivât quelque chose, & ce seroit pour moi un re-  
mord éternel.  
LOREDAN, riant.  
Restons donc ici.



FABIO.

Oui ! ici ! nous sommes fort bien !

LOREDAN.

Approche-moi un fauteuil.

FABIO, n'osant s'éloigner, &amp; regardant légèrement.

Un... un... fauteuil ! je n'en vois pas, Monsieur.

LOREDAN.

Là-bas, au fond...

FABIO, faisant deux pas.

Là-bas... au fond... revenant. Si Monsieur vouloit me le montrer ?

LOREDAN.

Je vais le prendre moi-même. Jeu de théâtre. Il rencontre à ses pieds la valise, &amp; croit que c'est autre chose. Je me place ici. Il approche le fauteuil &amp; s'assied.

FABIO.

Et moi, là. Il place la bougie à terre &amp; se met presque dans les jambes de son maître. Jeu de théâtre. Fabio se fait un oreiller avec le portemanteau.

LOREDAN.

Soit, là... &amp; tâche de dormir.

FABIO.

Je ne demanderois pas mieux.

LOREDAN.

Paix ! ils gardent le silence ; Fabio prend du tabac. Il a une tabatière qui crie en l'ouvrant, &amp; il fait en sorte qu'elle empêche Loredan de s'endormir, ou bien il éternue. Ensuite la pipe &amp; un briquet. Loredan essaye de dormir, &amp; Fabio de réveiller.

LOREDAN, s'éveillant en sursaut.

Eh bien !

FABIO, faisant l'étonné.

C'est que j'ai peut-être fait du bruit.

LOREDAN.

Sans doute... Paix donc. En silence.

FABIO, soulignant la tête.

Comme cela est triste : de ne rien dire ?

LOREDAN.

Tu veux dormir &amp; parler ?

FABIO.

Si cela est égal à Monsieur, je ne parlerai pas... mais je chanterai un petit air... Cela égale les grandes salles.

LOREDAN.

Cela égale ?... Tu déraisonnes. Mais ce que tu voudras.

FABIO, commençant par faire la ritournelle pour s'hardir, il la chante d'une voix tremblante, &amp; regardant de tous côtés. La, la, la. Se rassurant. La, la, la, la, la, la.

A I R.

Je suis gaillard, je suis joyeux, Est mon guide.. regardant & inquiet  
Et rien ne m'intimide : Notre médanier chargé d'argent..Pourtant je suis plus courageux il rêve.  
Quand Bacchus est mon guide. N'allez pas dans la forêt noire.

Il chante le menuet de Garriga, &amp; se réveille lui-même en sursaut par sa propre voix. Hem ! ce n'est rien, Monsieur.

Quel bruit tu fais !

FABIO.

Non, Monsieur, c'est que je révois, mais tenez... un instant encore, & je... il voit son maître qui dort. Le voilà déjà rendormi. C'est terrible ça. La, la, la... il se met sur la valise pour dormir.  
— Bruit de côté — il met l'oreille par terre ; il l'entend encore, & se lève effrayé. Monsieur, Monsieur, j'en suis sûr, j'ai entendu...

LOREDAN, se levant.

On a jamais vu un poltron plus insupportable.

FABIO.

J'ai entendu ; vous dis-je.

LOREDAN.

Et quoi ?

FABIO.

Là... dessous... de bien loin... bien... c'en est un, Monsieur, oui, c'est un épié... un revenant... le majordome... la jeune femme... O ciel c'est bien pis... voyez-vous une lanterne soude ? un homme armé... c'est notre dernier moment.

LOREDAN.

Mon épée... vas la chercher.

FABIO, prenant la bougie.

Je ne la trouverai jamais.

LOREDAN.

Oh, bien ! reste pour observer tout.

FABIO.

Je verrai mal.

LOREDAN.

Vient donc avec moi.

FABIO.

Soit, &amp; cachons-nous.

LOREDAN, indigné.

Nous cacher.

FABIO.

Heureux si nous en avons le temps !

Ils sortent. La cloche se fait entendre.

## SCÈNE II.

ALBERTI, avec une lanterne soude, deux pistolets à la ceinture.

J'ai entendu du bruit ; ne seroit-on pas encore couché ? C'est sans doute cette noce... Fermons tout. La rampe s'élève ; il va fermer la porte par où sont sortis les voyageurs &amp; les deux autres ; il allume toutes les bougies. Personne ne peut entrer ni entendre... l'épaisseur de ses portes me garantit de toute surprise. Il met les pistolets sur la table. Malheur au téméraire qui voudroit pénétrer un secret qui doit mourir avec moi !... Voici l'heure où je dois porter à Camille de quoi prolonger sa triste existence ; ouvrons doucement. Il pousse un secret ; un grand tableau glisse sur une coulisse &amp; laisse voir une porte ; il ouvre cette porte ; &amp; derrière on aperçoit une grille de fer qui laisse voir un escalier. Il pousse un petit guichet &amp; tire



par cette ouverture une corbeille couverte qui étoit posée sur une des marches ; il s'écrie vivement ; Dieux ! elle n'y a pas touché !... L'infortunée, depuis vingt-quatre heures n'a pas voulu prendre de nourriture ! Son dessein seroit-il de terminer des jours abhorrés ! Ciel ! cette idée glace tout mon sang ! je veux qu'elle vive , je le veux , & si je croyois même que m'a vue... qu'une lueur d'espoir... pût contribuer. Homme foible ! as-tu donc oublié ?... Elle veut mourir... j'oublie tout... Je ne suis né ni sensible , ni cruel... je la verrai... elle se justifiera peut-être... Le son de ma voix , mes regards , mes prières... Je la verrai. Cette idée ne me laisse plus un instant de repos... Je lui parlerai de son fils... Je l'offrirai à ses regards... elle ne pourra résister à cette épreuve : elle nommera le coupable. Cette différence à mes volontés me laissera croire qu'elle est innocente... Oui, oui , je le croirai , & ma vengeance ne retombera que sur le vil séducteur qui a abusé de sa confiance & de sa foiblesse. Il ouvre la grille & descend deux marches ; il prend la lanterne sourde & regarde en bas. Elle dort... c'est le sommeil de l'innocence. Elle prononce mon nom , celui de son fils.... Ah ! Camille... Barbare , que fais-tu ? Tu la réveille... tu lui ôtes le seul bien qui reste aux infortunés.

CAMILLE, de loin sans être vue.

Qui m'appelle ?

ALBERTI.

C'est... ( je n'ose me nommer. ) Camille, montez.

CAMILLE, s'approchant.

Mon époux !

ALBERTI.

Montez vous dis-je , & ne craignez rien. Camille monte. Je la vois , je la vois !... Les forces me manquent , & malgré moi , mes genoux affoiblis fléchissent devant elle. Il met un genou en terre. Camille avance lentement. Elle est vêtue d'une grande robe de bure grise qui n'est serrée autour de son corps que par une ceinture commune , ses cheveux sont épars & sans poudre ; elle est pâle & à l'air calme quoique fort triste. Alberti continue en s'efforçant de prendre l'air sévère. ) Camille ?

CAMILLE, assise & avec tendresse.

Alberti , c'est vous ! depuis si long-temps... je croyais que jamais... c'est vous. Qui vous ramène ? Est-ce ma grace ou mon arrêt que vous venez m'apporter ?

ALBERTI.

Ta grace !.. tu l'as refusée ; il n'a tenu qu'à toi... mais cet époux outragé regrette encore de n'avoir pu te l'accorder.

CAMILLE.

Outragé ! ah , jamais !..

ALBERTI.

Ne l'offensa pas , désarme le plutôt.

CAMILLE.

Il connaît mon innocence.

ALBERTI.

Il voit mon désespoir... qui peut autoriser ce refus obstiné ?

CAMILLE.

La reconnaissance pour celui qui m'a sauvé la vie ; la conf-

science qui ne trompe jamais & qui me dit qu'un serment est un lien sacré qu'aucun mortel n'a le droit de rompre.

ALBERTI.

En est-il de plus saint que celui que tu as prononcé aux pieds des autels ?

CAMILLE.

Je t'ai juré d'être fidelle , mais aussi de mériter toute ma vie ton estime... & la mienne. Je la perdrais aujourd'hui , si par crainte ou même par amour pour toi , je trahissois celui à qui j'ai promis le secret & le pardon.

ALBERTI.

Souviens-toi de l'état obscur...

CAMILLE.

Je l'honore par ma résistance.

ALBERTI.

Dont mes bontés t'ont tirée ?

CAMILLE.

Je les justifie par la noblesse de mes sentimens.

ALBERTI.

Tu détruis tous les liens qui m'unissoient à toi.

CAMILLE.

Et je résiste... juge par là combien j'ai de mérite à tenir parole, juge si j'étois digne de toi.

D U O.

ALBERTI.

Non, non, jamais de ma tendresse  
Ton cœur ingrat n'a connu tout  
le prix.

CAMILLE.

Cruel , juge de ma tendresse ;  
Sans te haïr j'ai souffert tes mé-  
pris.

ALBERTI.

Je t'adorois.

CAMILLE.

Moi , je t'adore.

ALBERTI.

Je puis , je puis t'aimer encore.

CAMILLE.

Je n'ai jamais cessé : malgré tous  
mes tourmens...  
Et moi dans ma fureur, dans mes  
emportemens...

ALBERTI.

Je m'écriois , je l'aime !

CAMILLE.

Et malgré sa rigueur , je sens  
Que je dirois encore de même ,

CAMILLE.

Depuis un an descendue vivante dans le tombeau ; séparée de  
tout l'univers , je n'ai pas même entendu prononcer le nom d'un

Comme le jour de nos premiers  
sermens.

Cruel juge de ma tendresse ,  
Sans te haïr je souffre tes mépris,  
Affreuse jalousie ,

Tu détruis son bonheur.

Apaise sa furie.

Que le repos regne encore dans  
son cœur.

ALBERTI.

Je m'écriois , je l'aime !

Et si tu voulois je le sens ,

Je le dirois encore de même ,

Comme le jour de nos premiers  
sermens.

Non, non, jamais de ma tendresse,  
Ton cœur ingrat n'a connu tout  
le prix

Affreuse jalousie ,

Tu détruis mon bonheur ;

Il n'est point de furie

pareille à celle , hélas ! qui dé-  
chire mon cœur.



objet bien cher à Mon cœur... Albertis daigne me parler de lui ; par pitié, parle-moi de mon fils.

ALBERTI.

Il te regrette, il te pleure ; la nouvelle de ta mort répandue par mon ordre au moment où renfermée en ce lieu...

CAMILLE.

Je ne te verrai donc plus ?... Déjà depuis tant d'années exilée loin de lui... & tu viens encore d'élever une barrière éternelle entre nous deux !

ALBERTI.

Ecoute, Camille ; ce jour est le dernier... le dernier. Oui, je viens t'offrir ma tendresse ou ma haine ; le bonheur ou la captivité : tu peux encore choisir ; il n'y a plus qu'un jour, qu'une heure... c'est ton arrêt... le mien... je n'y survivrai pas ; mais une fois prononcé rien ne pourra plus le changer.

CAMILLE, vivement.

Eh ! comment pourrais-tu ?

ALBERTI.

Ecoute, te dis-je ; si tu faisais à ma juste demande, je cours aux pieds du roi ; j'avoue mes torts ; ma jalousie, je rejette tout sur moi, & je déclare à ta famille, à l'univers, que tu es innocente... Mais du moins que je puisse punir le traître qui, par son audace... ou ton impudence... (je veux l'ignorer à jamais...) a pu causer tes maux & les miens... nomme-le, qu'il périsse !... & qu'il emporte dans le tombeau le secret de ta fuite & de sa témérité.

CAMILLE.

Albert si tu te fies à ma promesse, si je suis digne de toi... que t'importe le nom de cet audacieux jeune homme ? Aveuglé par sa passion, trompé dans ses espérances, mérite-t-il ton courroux ?

ALBERTI.

Tu l'excuses !

CAMILLE.

Non, mais je lui pardonne ; Camille fait mieux souffrir que se venger.

ALBERTI.

Tu lui sacrifies ton époux, ton fils !

CAMILLE, douloureusement.

Mon fils !... ne me parle plus de mon fils.

A peine s'il a pu me connoître ! il croit que je ne suis plus, & sans doute ma mémoire flétrie...

ALBERTI.

Je ne lui ai appris qu'à la respecter... Il t'aime... Il gémit à chaque instant de n'avoir plus de mère... Ah ! quelle joie pour lui... pour toi... Camille, si tous les deux réunis...

CAMILLE, avec la plus grande émotion.

Lui !... Alberti, songe que cet espoir trompé m'arracheroit la vie.

ALBERTI.

Je ne me trompe point. Vois à présent ce qui te reste à faire, si tu veux que je te l'amène.

CAMILLE.

CAMILLE.

Me l'amener !... ici !... peut tu le demander à une mère ?

ALBERTI.

Mais prends garde : Camille, avant de lui apprendre que tu lui as donné le jour, j'exige que tu te décides à nommer le coupable je l'exige, y consens-tu ?

CAMILLE.

Fais-moi voir mon fils.

ALBERTI.

Le demander, c'est me promettre ; réfléchis.

CAMILLE.

Je sens... Fais moi voir mon fils.

ALBERTI.

Je vais le chercher... ma joie... l'espérance... Camille, ce jour va nous rendre tous au bonheur.

Il sort & ferme la porte.

## SCÈNE III.

CAMILLE, seule.

JE vais revoir mon fils... mais à quel prix ! si Alberti savoit ce qu'il exige de moi ; si l'avoit que celui dont il menace les jours est ce neveu chéri, ce Lorédan qu'il a toujours traité avec tant de bonté, ah ! je connois mon époux, rien n'arrêteroit sa vengeance, & je dois tout souffrir plutôt que de nommer... Mais ne pensons qu'au plaisir de revoir encore une fois mon aimable Adolphe.

AIR.

Heureux moment ; bonheur su-	Qu'il me pleure à tous les instans
prême !	Peut-être les bras si caressans !...
Je vais revoir le fils que j'aime,	Heureux momens, bonheur su-
Je vais entendre ses accens.	prême !
Heureux moment, bonheur su-	L'espoir... la joie enivre tous
prême !	mes sens.
Ce jour payera tous mes tour-	Je vais revoir le fils que j'aime ;
mens !	Non, je n'ai plus qu'un seul désir,
Peut-être il me dira qu'il m'aime.	Le voir... l'embrasser... & mourir.

## SCÈNE IV.

ALBERTI, ADOLPHE, CAMILLE.

Alberti rentre tenant son fils qui a les yeux bandés, il fait signe à Camille de s'asseoir & de ne rien dire ; elle obéit, & témoigne par ses gestes le plaisir quelle a de voir son fils.

ADOLPHE.

Où me conduis-tu donc, papa ?

ALBERTI.

As-tu peur.

ADOLPHE.

Papa... je suis avec toi.

ALBERTI.

Il est bien d'être brave, mais je te demande plus encore

ADOLPHE.

Quoi donc ?



ALBERTI.

D'être discret.

ADOLPHE.

Je ferai tout pour te plaire.

ALBERTI.

Je pense assez bien de mon fils, malgré son âge, pour lui révéler un secret important d'où dépend mon bonheur.

ADOLPHE, *avec ame.*

Oh! papa... &amp; vous avez pu craindre mon indiscretion?

ALBERTI.

Tu es si jeune!

ADOLPHE.

Je vous aimez tant!

ALBERTI.

Jure donc que tu ne parleras à personne...

ADOLPHE.

Je le jure.

ALBERTI.

A Dieu qui t'entend.

ADOLPHE.

A mon pere qui me l'ordonne.

ALBERTI, *à Camille.*

Et vous, souvenez-vous de nos conditions.

*Alberti dérange le bandeau de dessus les yeux de son fils.*

ADOLPHE, *interdit regardant où il est & apercevant une femme assise. Une femme ici, par quel enchantement? sa pâleur... sa tristesse... ses habillemens grossiers...*

ALBERTI.

Privée de sa liberté... une punition sévère &amp; légitime...

ADOLPHE, *l'examinant.*

Qu'elle est belle! comme ses traits sont doux! comme ses yeux sont expressifs!... Ah, papa! l'on vous a trompé; cette femme-là ne peut être coupable.

CAMILLE, *dans son premier mouvement.*

Ah! Elle s'arrête.

ALBERTI.

On l'accuse.

ADOLPHE.

Ce sont des méchans! des imposteurs.

CAMILLE.

( Aimable enfant! il prend ma défense... ) Je vous remercie... ( Que j'ai de plaisir à le voir, à l'entendre, & qu'il m'en coûte... )

ADOLPHE.

Continuez donc... ( Elle soupire... elle soupire encore. Ah, mon papa! permettez-moi d'aller l'embrasser. )

ALBERTI, *ému.*

L'embrasser.

ADOLPHE.

Ah! seulement lui baiser la main? le voulez-vous bien, madame?

CAMILLE, *lui tendant la main avec action.*Oh! oui, mon... mon cher enfant. ( *à Alberti.* ) Je ne puis pas

lui donner d'autre nom. Elle l'embrasse &amp; l'enfant l'embrasse aussi.

ADOLPHE.

Eh, celui-là... est si doux! Comme elle a dit... mon cher enfant! papa, comme elle m'a embrassé! Cela m'a fait venir les larmes aux yeux. Madame, si vous avez eu tort, repentez-vous bien vite.

CAMILLE.

Aimable Adolphe.

ADOLPHE, *étonné & content.*

Elle sait mon nom!

CAMILLE.

Je vous rends grâces mais croyez que mon cœur est pur comme le vôtre.

ADOLPHE.

Vous voyez bien papa, que c'est une injustice. Eh! qui vous a accusée?

CAMILLE.

Les apparences si souvent trompeuse.

ADOLPHE.

Qui vous a empêchée de vous justifier?

CAMILLE.

La clémence, si douce au cœur qui se voit offensé.

ADOLPHE.

Et quel mal enfin a-t-on osé vous faire?

CAMILLE.

Un bien grand... je ne vois plus mon mari ni mon fils.

ADOLPHE.

On les purit aussi! c'est injuste. Ce pauvre enfant que je le plains!... Ah! si le ciel ne m'avoit point ravi ma mere, & qu'on m'en séparât... Vous pleurez... moi aussi.. Pleure donc, toi, mon pere, ou je croirai que tu n'as pas de pitié.

ALBERTI, *étonné et confondu.*

Adolphe!

ADOLPHE.

Pardonne... mais tu as ton fils, toi; tu ne sens pas la douleur d'une mere... je ne sais pourquoi, moi je l'ai sentie tout de suite, & il ma semblé qu'on m'apprenoit encore la mort de maman.

CAMILLE, *en larmes.*

Quelle épreuve!

ADOLPHE.

Madame ne peut-on pas obtenir votre pardon à qui faut-il s'adresser?

ALBERTI, *d'une voix ferme.*

D'elle seule il dépend.

ADOLPHE.

De vous seule! Ah! demandez-le donc.

CAMILLE.

Sans être coupable?

ADOLPHE, *très-vivement.*

Qu'importe? on vous rendra votre fils.

ALBERTI, *d'une voix ferme.*

Aujourd'hui même; elle n'a qu'à nommer... D 2



A D O L P H E.

Aujourd'hui !... nommez, nommez donc, madame, je vous en prie à genoux. *Il se jette à ses pieds.*

A L B E R T I.

Je me joins à lui.

A D O L P H E.

À genoux tous deux, vous le voyez & nous ne nous releverons pas... n'est-il pas vrai, papa ?

A L B E R T I.

Non, non, qu'elle nomme, & tout est pardonné.

A D O L P H E.

Tout, tout ! vous l'entendez ; que je serois heureux si j'avois contribué, si en ma faveur... ah ! ce seroit le plus beau moment de ma vie... Madame, vous ne dites rien !

C A M I L L E, avec l'accent de la douleur la plus vive.

Que je souffre, grands Dieux !

A D O L P H E.

Quoi ! je n'obtiendrai pas !... ma... ma... bonne amie, je vous aimerais tant, je...

C A M I L L E.

Mon fils, tu l'emportes ; il saura tout.

A D O L P H E, transporté &amp; étonné.

Elle m'appelle son fils.

A L B E R T I, transporté.

Elle t'a nommé... c'est la preuve qu'elle va tout révéler. Embrasse ta mere.

C A M I L L E.

Oui, oui ; tu es mon fils, mon cher fils. *Elle le serre dans ses bras.*

A D O L P H E.

Maman... toi !...

C A M I L L E.

Pouvais-je résister ? viens, viens contre mon sein... encore... toujours. *Elle l'embrasse à plusieurs reprises.*

A L B E R T I.

Camille ?

C A M I L L E, soupirant.

Je t'entends. Ah ! si j'étois sûre que l'absence, que ton estime pour moi pût le dérober à ton courroux...

A L B E R T I.

Je ne promets rien : nomme, ou ton fils est perdu pour toi.

C A M I L L E, le reprenant & le serrant dans ses bras.

Le perdre ! non, non, Dieu ! que faire ! je vais... je ne fais plus où je suis. *On entend un grand bruit.*

## S C E N E V.

Les précédens, MARCELIN.

MARCELIN, derrière une des portes.

Monsieur des gens armés à la porte du château.

A L B E R T I.

Retire-toi, ou crains pour ta vie.

C A M I L L E.

Que dit-il ?

A L B E R T I, d'une voix concentrée.

Je vous défend d'élever la voix.

M A R C E L I N.

Mais enfin, Monsieur, ils veulent entrer. Alberti empêche sa & son fils de parler. De plus il y a un étranger nommé Lorédan.

A L B E R T I.

Mon neveu le ciel m'en envoie...

C A M I L L E.

(Lorédan de retour ! qu'aurois-je fait ! Dieu ! vous avez récompensé mon courage.

A L B E R T I, à Marcelin.

Dis-lui qu'il vienne. Camille, ce jour va combler tous mes vœux, ne tarde plus à révéler ce fatal secret, & que Lorédan soit le premier instruit. Nomme...

C A M I L L E, avec fermeté.

Non ; je ne le puis, je ne le nommerai pas.

A L B E R T I.

Après votre parole ?

A D O L P H E, à ses genoux.

Maman, tu m'as promis.

M A R C E L I N, derrière.

Eh ! Monsieur, il y a un ordre du roi ; on parle d'un crime. *On entend la cloche.*

A L B E R T I, effrayé.

Ciel ! qu'on arme tous mes gens, je vais... Camille, rentrez ; & toi. Adolphe, suis-moi.

A D O L P H E.

Je ne la quitterai pas.

A L B E R T I.

Mon fils !

C A M I L L E.

Adolphe, obéissez.

A D O L P H E, s'accrochant à sa mere.

Je ne te verrai plus.

A L B E R T I, furieux voulant l'arracher à sa mere.

Mon fils... fils ingrat !... femme perfide ! à l'instant on entend un grand bruit.

LOREDAN, secouant la porte opposée à celle d'ou Marcelin a parlé.

Mon oncle, ouvrez, ouvrez donc.

A L B E R T I, à Adolphe d'une voix étouffée.

Viens...

A D O L P H E, tenant sa mere.

Non, non, je ne puis t'obéir... Oh ! ma mere, je veux mourir avec toi. *Lorédan veut enfoncer la porte.*

A L B E R T I, au dernier degré de la fureur.

Eh bien ! rentre, rentre donc avec elle, mais crains tremblez, tous deux, que cette porte ne se rouvre jamais.

*Il ferme la grille et le tableau, & va vite ouvrir la porte qui conduit dans l'appartement de Lorédan.*



## SCENE VI.

LOREDAN, ALBERTI.

LOREDAN, très-ému.

**E**H! mon oncle, c'est vous! dans quel lieu & dans quel moment Je puis vous embrasser?

ALBERTI, troublé.

Que veulent-ils? mais qu'as-tu?

LOREDAN.

Vous-mêmes êtes troublé... l'on vous accuse d'un crime... si vous êtes coupable, fuyez; si vous êtes innocent, venez vous justifier

ALBERTI.

Me justifier?

LOREDAN.

J'ai entendu parler ces gens d'un mariage secret, d'une femme nommée Camille.

ALBERTI, surpris.

Camille.

LOREDAN.

Si c'étoit...

ALBERTI.

Continue.

LOREDAN.

Sa mort imprévue, cachée à ses parens, semble vous avoir imputée. On parle d'un enfant disparu depuis quelques jours. Une famille entière vous accuse; le roi vous ordonne de paroître. Venez donc à Naples, trois jours sufflent...

ALBERTI, dans un trouble marqué.

Trois jours... pas un seul... Les malheureux... la faim... la mort...

LOREDAN, très-effecté.

Votre tête s'égaré, mon oncle...

ALBERTI, la tête perdue.

Ecoute, écoute, Lorédan, s'il faut que je parte... il le faudra... les gardes... L'ordre du roi... mais tu peux me rendre le service le plus signalé.

LOREDAN.

Ordonnez, mais hâtez-vous.

ALBERTI, regardant de tout côtés.

Oh! oui, car s'il venoient; sache donc qu'ici, dans un souterrain... une victime de ma juste vengeance...

LOREDAN.

Une victime! c'est elle...

ALBERTI, d'une voix altérée.

Ne cherche point à la connoître, prends-en l'engagement sacré. Que des secours portés, par toi seul, & promptement... Depuis vingt quatre heures, l'infortunée... Un être plus foible encore, & qui m'est bien cher... Ne leur parle pas... Tu ouvriras la grille, & sur les marches... tiens... voilà la clef; prends, Lorédan, prends, & redouble ici d'attention... C'est sous cette salle... Dieux? les voici...

*il faut que les gardes entrent sur les derniers mots.*

## SCENE VII.

Les Précédens UN EXEMPT.

*L'exempt & tous ses gardes forcent la porte qui étoit restée fermée; & repoussent les domestiques qui s'opposent à leur entrée.*

FINALE.

**G**ARDES.  
Cessez de faire résistance;  
C'est lui, c'est lui, c'est Alberti;  
Qu'il soit à l'instant fesi.

LOREDAN.

Respectez son rang, sa naissance;  
Que je lui parle un seul instant.

L'EXEMPT.

C'est déjà trop de résistance.  
Que craint-il s'il est innocent?  
Marchez.

ALBERTI.

De grâce, un seul instant.  
(Comment lui dire, Ah, quel  
tourment!)

LOREDAN, aux gardes.

C'est un horrible, calomnie.

L'EXEMPT.

A sa femme il ôta la vie,  
Camille est morte, & peut-être  
son fils.

LOREDAN.

(Camille, ô ciel! que dit-il?  
je frémis.)

## SCENE VIII.

LOREDAN, LES DOMESTIQUES.

LOREDAN.

**E**st-ce un songe? Dieu quel  
mystère!

Et cette clef, qu'en dois-je faire?

Camille! où la trouver, com-  
ment la secourir?

Si je tarde, il l'a dit... Camille  
Va mourir.

CHŒUR.

Avec ses gardes le v'là parti.  
Il est coupable, la chose est claire  
On nous laisse libres Dieu merci,  
Profitions-en, fuyons d'ici.

LOREDAN.

Mes amis, mes amis, de grâce,  
Daignez un instant m'écouter,

CHŒUR.

Il faut partir, le roi l'ordonne,  
Il faut partir sans différer.

LOREDAN.

Sans s'expliquer il m'abandonne  
O ciel! ô ciel! viens m'éclairer,

ALBERTI.

Il faut que je les abandonne;  
Je sens mon cœur se déchirer.

Lorédan, voulant aller à Lorédan.

LOREDAN, voulant l'embrasser.  
Alberti.

ALBERTI, à Lorédan.

(Je te les abandonne.

CHŒUR.

Il faut partir le roi l'ordonne,  
Il faut partir sans différer.

LOREDAN.

Sans s'expliquer il m'abandonne.  
Ciel! ô ciel! daigne m'éclairer.

ALBERTI.

On nous sépare, on m'environne  
Ciel! ô ciel! daigne l'éclairer.

*On entraîne Alberti.*

MARCELIN.

On s'viendroit p't'êtr' nous ar-  
rêter:

Ici plus d'un danger menace.

LOREDAN.

Cette clef... personne de vous,  
Personne ne peut la connoître?

O mes amis apprenez tous  
Qu'une femme expire peut être.

LAURETTE.

Il n'est point de femme en ces  
lieux.

LOREDAN.

Une femme mourante  
Dans un cachot affreux.



FABIO, qui entre.  
Tout sembloit s'apaiser ;  
Mais le tapage augmente :  
Je ne fais qu'en penser.

LES AUTRES.

Une femme expirante ?  
Il faut la trouver ;  
Il faut la sauver

MARCELIN.  
Et cet enfant, qu'en a-t-il fait ?

LORÉDAN.  
Dans un cachot, tous deux,  
sans doute,  
C'est lui seul qui les nourrissoit...  
C'est dans ces lieux,  
Sous cette voûte ;  
Comment y pénétrer ! grands  
Dieux !

TOUS.  
Victime infortunée,  
Sous la terre enfermée,  
Répondez à nos cris,  
Nous sommes vos amis.  
Tous écoutent l'oreille penchée. Un  
silence subit & terrible.

LORÉDAN.  
Rien !... ce silence...  
Ce silence est affreux.  
Helas ! si déjà tous les deux...  
Tous vont chercher une entrée, & Fabio rentre dans son logement.  
Fin du second Acte.

### ACTE III.

Le théâtre représente un souterrain ; une lampe est pendue au milieu  
on voit à gauche un escalier qui est censé fermé par une grille de  
fer, c'est-à-dire, qu'on voit dans l'intérieur de ce dont on n'a vu que  
l'extérieur ; un grand œil de bœuf grillé & à jour dans le fond.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

CAMILLE, ADOLPHE.

CAMILLE, assise sur un fauteuil antique, ayant son fils assis par terre,  
la tête sur les genoux de sa mère.

Voici l'heure passée... la nuit entière... & l'on n'est pas venu  
ouvrir le cachot pour y apporter les foibles secours qui jusqu'ici  
ont prolongé ma déplorable vie. J'ai cru entendre du bruit... de  
cris éloignés... effrayans... le saisissement... mes forces épuisées,  
m'ont empêchée de répondre... Si ces gardes, si mon époux,  
sachant que Lorédan... si quelque nouveau malheur que je n'ose  
prévoir... Dieu !... à jamais ensevelis dans cet horrible tombeau,  
expirans

Ah j'en fremis d'avance,  
Amis, qu'on recommence ;  
Nous serons plus heureux.

TOUS.  
Victime infortunée,  
Sous la terre enfermée,  
Répondez à nos cris,  
Nous sommes vos amis.  
Répondez... Quel silence !  
Plus d'espérance.

TOUS, très-vîte.  
Partons avec courage ;  
Cherchons sans perdre un seul  
instant :  
Nous trouverons un passage.  
Le ciel qui nous entend,  
Secondera notre courage.  
Ici ils s'arment tous de flambeaux,  
& d'instrumens pour démolir.  
Partons avec courage,  
Cherchons sans perdre un seul  
instant.

#### CHŒUR.

Redoublons de courage ;  
Marchons,  
Cherchons ;  
Redoublons de courage.  
Marchons.

expirans de douleur... d'inquiétude... de faim... Si j'étois seule au  
moins... Mais cet enfant ! éloignons ce funeste présage. Le ciel  
veille sur l'innocence ? il a daigné me rendre mon fils, ce n'est pas  
pour le faire expirer à mes yeux.

#### RÉCITATIF.

O ciel dans ma douleur amère, Dors, cher enfant... Que je t'embrasse.  
Je dois respecter tes décrets ; Ah ! tout dit à mes sens ravis !  
Si nos pleurs ne couloient jamais Qu'il n'est pas de maux que n'efface  
Il seroit trop doux d'être mère. Mais il le faut.. Contenons nous.

#### COUPLETS.

Ce cher enfant sur mes genoux, Sur mes genoux que doucement  
j'agite...  
Il repose ; son sein palpite,  
Son sommeil paroît calme & doux.  
Dors cher enfant, &c.  
Cette lampe qui va bientôt s'éteindre, m'annonce que déjà bien  
des heures se sont passées depuis que renfermés ici tous deux.. Une  
secrète terreur... Mais mon fils se réveille, ne faisons rien paroître

ADOLPHE.

Eh, maman, je me suis donc endormi en causant avec toi ?

CAMILLE.

Oui, & moi j'ai causé avec toi sans te réveiller.

ADOLPHE.

J'ai dormi long temps, & cela ma fait du bien.

CAMILLE.

Je t'ai regardé, & cela m'a fait du bien.

ADOLPHE, se promenant.

Le jour ne paroît donc jamais ici ?

CAMILLE, soupirant.

Jamais...

ADOLPHE, vivement.

Oh ! je ne désire le revoir qu'avec toi. Il se trouve près des marches  
de l'escalier. Tu disois qu'on venoit de temps en temps t'apporter

CAMILLE, désolée

Rien n'a paru.

ADOLPHE, avec vivacité.

Ah, ah, ce n'est pas que j'ai besoin... Maman, ne va pas t'affiger...  
il n'est pas possible que papa nous laisse ici toujours.

CAMILLE.

Il ne t'y laissera pas.

ADOLPHE.

Eh toi... oh ! il faudra bien... Mais dis moi, chère maman,  
pourquoi n'as-tu pas consenti à ce qu'il exigeoit ?

CAMILLE.

Mon aveu auroit perdu un homme plus imprudent que criminel,  
cependant mon amour pour Alberti... pour toi... a lloit peut-être  
l'emporter... peut être aurois-je eu la foiblesse de le nommer. Lors-  
qu'un mot prononcé m'a épargné l'horreur d'un repentir. Qu'elles



qu'en soient les suites, je m'en féliciterai, mon fils, si vous apprenez par mon exemple, qu'on doit sacrifier, pour tenir la parole qu'on a donnée.

A D O L P H E.

O maman, pourquoi lui as-tu donc fait ce serment ?

C A M I L L E.

Il m'avoit sauvé la vie.

A D O L P H E, *vivement.*

Il t'avoit sauvé la vie, que je l'aime ? Mourons plutôt que de le découvrir

C A M I L L E.

Tu ne me blâmes donc plus ?

A D O L P H E.

Je t'admire : que tu as de vertus...

C A M I L L E, *soupirant.*

Puisses-tu t'en souvenir quelquefois.

A D O L P H E.

Toujours, & surtout t'imiter.

D U O.

C A M I L L E.

Non, il est impossible  
D'avoir un plus aimable enfant.

A D O L P H E.

Un plus aimable ? si vraiment ;  
Jamais, Jamais un plus sensible.

E N S E M B L E.

Au milieu des chagrins, des  
larmes,

Il est donc encor des momens,  
Où le ciel suspend nos tourmens,

Et nous fait goûter mille charmes.

A D O L P H E.

C'est à toi. — Que je les dois.

Oh, c'est à toi.

Non, il est impossible

D'avoir un plus aimable enfant, &c.

E N S E M B L E.

C A M I L L E.

( Cachons nos craintes ;  
Je perds tout mon espoir,

Ne lui laissons pas voir

Ce qui cause mes plaintes.

Cachons-lui ma frayeur,

Et ma douleur amère. )

Oui, mon fils ; je l'espère,

Ce jour va nous rendre au bon-

heur,

Ils observent tous les deux le silence avec une inquiétude concentrée.

C A M I L L E, *pleurant.*

Nous sommes oubliés de la nature entière.

A D O L P H E, *effrayé.*

Oubliés, en ce séjour, hélas !  
Mais écoute, maman ; si mon pere

Ne vient ici dans sa colere,  
Que pour m'arracher de tes bras,

Il vaut mieux qu'il ne viennent pas.

C A M I L L E.

Je le sens, il est impossible

D'avoir un plus aimable enfant.

A D O L P H E

D'Adolphe le cœur est sensible ;

Mais le tient est trop indulgent.

A D O L P H E.

( Renfermons mes plaintes

Affections de l'espoir ;

Et ne laissons pas voir

Ma douleur et mes craintes ;

Cachons bien ma frayeur.

A cette tendre mere. )

Oui maman, je l'espère,

Ce jour va nous rendre au bon-

heur.

A D O L P H E.

( Je ne fais'ce que j'ai... Une foiblesse !... un froid !... Oh ! si elle s'apercevoit... )

C A M I L L E.

Tu pâlis, mon fils !

A D O L P H E, *se trouvant mal.*

Non maman... je suis bien... très-bien, je t'assure.

C A M I L L E.

Tu me trompes... tes mains glacées. Cher enfant ! le défaut d'air... le besoin...

A D O L P H E, *se jettant dans son sein.*

Tu souffres les mêmes maux que moi ; pourquoi ne fais-je pas de mêmes les supporter ?

C A M I L L E.

Je suis accoutumée à l'humidité de ce caveau ; mais toi... mais ton âge ! *les mains élevés au ciel.* Mon dieu prends pitié d'une malheureuse mere, donne-moi des forces, que je réchauffe ce pauvre enfant. *Elle lui réchauffe les mains avec son haleine.*

A D O L P H E, *d'une voix très-foible.*

Maman ne te désole pas, j'ai encore de la force... j'ai encore... *sa voix s'éteint tout-à-fait.*

C A M I L L E.

Il s'évanouit ! que faire ? mon fils !... Adolphe, elle cherche à le faire revenir, ( avec joie. ) Il me serre la main... Dieux ! il l'abandonne... il se meurt. O désespoir, je suis mere ; ah ! je le sens bien je suis mere !... Mais quelle lueur ! jamais une clarté semblable n'a pénétré... Viendrait-on ? ce sont des flambeaux qui ont passé près les soupirs du souterrain. Mon fils, elle lui prend les mains. Ranime-toi ; regarde. L'enfant soulève sa tête. Tout disparaît... tout... la lampe s'éteint. Cette lampe qui s'éteint ! les tenebres ajoutent à l'horreur... Alberti !... Lorédan ! au secours... elle est au désespoir. Il n'est plus d'espérance... plus d'es... pé... rance... embrassons-nous, mon fils ; serre-moi dans tes bras, & mourons ensemble. Ils se tiennent serrés dans les bras l'un & l'autre & dans un silence effrayant. ont joué une ritournelle. N'entends-je pas des coups?... la voûte qui retentit... Oh ! oui, oui...

A I R, ET MORCEAU D'ENSEMBLE.

Ciel, protecteur des malheureux,

Ah ! sois touché de ma priere ;

Sur cet enfant jette les yeux,

Exauce les vœux d'une mere.

C H Œ U R, *très éloigné.*

Camille !

C A M I L L E.

Est-ce une erreur mon fils écoutons bien.

C H Œ U R, *de même.*

Camille !

C A M I L L E.

L'entends-tu, cette voix qui m'appelle ?  
Si c'étoit !... le bruit cesse... & je n'entends plus rien.



CHŒUR, près & fort. Ah ! sois touché de ma priere,  
Camille ! Exauce en ce moment les vœux,  
CAMILLE, affoiblie, emmenant Les vœux que je fais pour mamere  
son fils vers le bruit. Alors des pierres tombent, le sou-  
pirel s'éroule, Camille éperdue,  
Me voici, me voici. fait un cri & ne pensent qu'à ga-  
CHŒUR. rantir son fils qui, de son côté,  
C'est bien elle. tremble pour elle. Les travailleurs  
Camille, nous venons vous sau- avec des flambeaux, content d'a-  
ver tous les deux. voir réussi, s'arrêtent & sont  
CAMILLE : rappellent toutes ses assis comme en amphithéâtre sur  
forces, prenant son fils dans les les ruines. Lorédan descend,  
bras, & le portant presque. saute, s'élance, & tombe aux  
Sauvez : sauvez mon fils, c'est pieds de Camille.  
tout ce que je veux.  
Les forces lui manquent.  
ADOLPHE, à genoux & priant Ciel, protecteur des malheureux,  
pour sa mere. Tu viens d'exaucer ma priere ;  
Pauvre mere quel sort affreux Cemoient comble tous nos vœux  
Ciel, protecteur des malheureux Nous sauvons le fils & la mere.  
L O R E D A N.  
Camille!.. vous l'épouse d'Alberti!.. Ah ! je vois à présent..  
C A M I L L E.  
Lorédan!.. mon libérateur la cause de tous mes maux!  
L O R E D A N.  
Je viens de les faire cesser.  
C A M I L L E.  
Ah ! jamais... Et mon époux...  
L O R E D A N.  
Un ordre du roi le conduit à Naples : on l'accuse de votre mort.  
C A M I L L E.  
Courons.

## SCENE II.

Les Précédens, LAURETTE, accourant.

LAURETTE.  
Il revient, ils reviennent tous.

C A M I L L E.  
Alberti ?

L O R E D A N.  
Comment ?

LAURETTE.  
Quand il a vu qu'il falloit vous abandonner dans le souterrain :  
quand il a réfléchi que monsieur, à qui il n'avoit pu dire que  
quelque mots, n'en trouveroit peut-être pas l'entrée ; que son  
fils : que sa femme... la pitié l'a emporté. Quelle vive s'est-il  
écrié, qu'ils vivent tous deux ! je veux les déterrer, les voir  
heureux & mourir... Alors il a tout avoué, & v'là qu'on le ra-  
mene à l'instant.

## SCENE DERNIERE.

Les Précédens, ALBERTI, L'EXEMPT, LES GARDES, LES  
DOMESTIQUES FABIO, &c.

ALBERTI.  
MA femme ! mon fils ! les voici, je ne veux plus les quitter.  
L'EXEMPT.

Votre mari vous accuse, il a fait plus, il vous a punie : si vous  
êtes innocente, rien ne peut le justifier, & je deviens moi-même  
son accusateur.

C A M I L L E.  
Si je suis innocente!.. Alberti...

L'EXEMPT.  
Mérite toute la rigueur des loix.

C A M I L L E, perdant connoissance.  
Oh ! je suis coupable.

ALBERTI, très-vivement.  
Non, celle qui dans l'instant a pu consentir à laisser soupçonner  
son honneur pour me sauver, celle qui a pu s'immoler pour être  
fidelle à son serment, mérite d'être crue quand elle assure n'être  
pas coupable.

L O R E D A N.  
Apprenez..  
ALBERTI, aux genoux de Camille.  
Mais toi, me pardonneras-tu?... Ah ! tu dois me haïr.

C A M I L L E.  
Jamais. N'est-tu pas son pere ?

ALBERTI.  
Chere Camille !

L O R E D A N.  
C'est sur moi seul que doit tomber toute la sévérité de la jus-  
tice ; c'est moi qui ai causé tous leurs malheurs.

ALBERTI.  
Quoi ! c'est toi !..

L O R E D A N.  
J'ignorois vos liens.

ADOLPHE.  
Papa, il lui a sauvé la vie.

ALBERTI, à Lorédan.  
Ce service efface tous tes torts. Mais amis aidez-moi à réparer  
les miens.

L O R E D A N.  
Partons pour Naples, courrons justifier Alberti.

C A M I L L E.  
Oui ; mais avant de quitter ce lieu ou j'ai versé tant de larmes,  
permets, ô mon Dieu ! que je te remercie de m'avoir rendu à la  
fois, l'honneur, mon époux & mon fils.

CHŒUR.  
Ciel, protecteur des malheureux, &c.

F I N.



26182

